

L'histoire du signe linguistique de Ferdinand de Saussure, et les Pragoïs

Henry SCHOGT
Université de Toronto

EN AOUT 1992, plus de soixante-quinze ans après sa mort, Saussure était le sujet d'une des rencontres organisées à Cerisy-La Salle (du 13 au 23 août), sous le titre « Saussure Aujourd'hui ». L'année précédente un livre intitulé *Saussure, Signs, System, and Arbitrariness* a été publié dans la série *Modern European Philosophy* par David Holdcroft,¹ professeur de philosophie à l'université de Leeds. Un compte-rendu de ce livre, de la main de W. Terrence Gordon² a paru en 1992 dans *Historiographia Linguistica*. Toute cette activité indique que Saussure continue à attirer l'attention de linguistes et de philosophes, bien qu'il ne domine plus la scène comme à l'époque d'entre les deux guerres et immédiatement après la deuxième guerre mondiale, quand l'école de Prague, l'école de Copenhague et évidemment les Genevois prennent les idées du *Cours de linguistique générale*³ comme point de départ de leurs théories linguistiques.

Il est intéressant de voir quelles sont les idées de base présentées dans le *Cours*, quelles ont été les réactions de certains Pragoïs, et ce qui reste des idées originales de Saussure à l'heure actuelle. Comme le signe linguistique figure en vedette dans le *Cours*, et forme pour ainsi dire la clef de voûte de la sémantique structuraliste aussi bien que de la sémiotique, je voudrais suivre son histoire, sans m'occuper trop du système des unités de la deuxième articulation. Quand on étudie Saussure et son *Cours*, il faut faire face, dès le début, au problème de la paternité et de l'authenticité du *Cours*. C'est un fait bien connu qu'il s'agit d'une publication posthume, dont le texte, rédigé par Charles Bally et Albert Sechehaye avec la collaboration d'Albert Riedlinger se fonde sur des notes d'étudiants, des papiers — peu nombreux — de Saussure et sans doute sur des souvenirs personnels des rédacteurs. C'est à partir des années cinquante et soixante qu'on dispose d'une littérature exégétique qui continue à devenir de plus en plus abondante. C'est grâce à des linguistes tels que Robert Godel, Rudolf Engler, et Tullio de Mauro⁴ que le rôle actif des rédacteurs est devenu clair, sans qu'on puisse leur reprocher toutes leurs interventions. Dans l'introduction

¹ HOLDCROFT (1991).

² GORDON (1992).

³ SAUSSURE Ferdinand de (1916, 1972).

⁴ Voir GODEL (1957), ENGLER (1967-1974). DE MAURO, voir note 3.

de son édition critique du *Cours* Tullio de Mauro⁵ parle de l'isolement volontaire de Saussure dont les contacts avec le monde scientifique international se font de plus en plus rares et qui publie de moins en moins, après un début de carrière riche et productif. Il est probable que Saussure se penche de plus en plus sur les problèmes inhérents à son système, sans trouver de solutions satisfaisantes. Les matériaux qu'il offre à ses étudiants sont le fruit de ses réflexions, mais ne sont pas dans une forme définitive qui justifierait leur publication dans un texte imprimé.

Quoi qu'il en soit, les recherches des dernières décennies ont révélé que le modèle du signe, fixé par le texte imprimé, cache le fait qu'il y a des flottements et des contradictions dans les matériaux sur lesquels les rédacteurs se sont basés. Sans entrer trop dans les détails, on découvre facilement trois points de controverse :

- 1) la présence ou l'absence des flèches qui indiquent le mouvement qui va du signifié au signifiant et du signifiant au signifié;
- 2) le flottement dans l'usage du terme *signe*, employé tantôt pour l'unité bi-univoque formée par le signifiant et le signifié réunis, tantôt pour indiquer le signifiant, qui dans ce cas est le signe observable du signifié;
- 3) l'addition du dessin du petit arbre qui sert d'illustration pour montrer ce qu'est le signifié ou le concept, par les rédacteurs, puisque le dessin ne figure nulle part dans les documents qu'ils ont utilisés.

La discussion de ces trois points fournira l'occasion de présenter des problèmes supplémentaires que pose l'interprétation du texte saussurien, (ou plutôt du texte du *Cours*).

- 1) Quand le schéma du signe est présenté sans flèches les rapports entre signifié et signifiant sont sous-entendus au lieu d'être représentés explicitement, mais la différence entre le schéma sans flèches et celui qui en a est négligeable. Il n'en est pas de même pour le schéma où il n'y a que des flèches qui vont du signifié au signifiant, schéma qui implique la priorité du signifié dans la genèse du signe. D'après cette vision, il faudrait d'abord avoir un concept pour qu'on puisse le nommer. C'est un problème épistémologique qui est étroitement lié à la question de l'origine du langage et de la structuration de la réalité extra-linguistique. Remarquons que le référent qui joue pourtant un rôle crucial dans l'acquisition du langage ne figure pas en tant qu'élément linguistique dans les schémas du *Cours*. On pourrait dire que dans le fonctionnement synchronique la question de la priorité ne se pose pas : l'encodeur donne une forme phonique à ce qu'il veut exprimer (du signifié au signifiant) le décodeur remplit de contenu sémantique la forme phonique qu'il perçoit (du signifiant au signifié). Dans l'ontogenèse de la langue maternelle qui n'est pas nécessairement une répétition fidèle de la phylogenèse (que nous n'examinerons pas), l'enfant ac-

⁵ DE MAURO, *op. cit.* : 2.

quiert une partie de son inventaire dans l'ordre référent \emptyset signifiant, une autre partie dans l'ordre inverse, signifiant \emptyset référent. Probablement le référent passe dans les deux ordres avant que la généralisation qui arrive au signifié n'ait lieu. La relation qui existe entre le référent et le signifié n'est d'ailleurs pas du tout claire, comme nous le verrons par la suite.

2) Saussure lui-même emploie de temps en temps le terme *signe*, là où l'on s'attendrait à trouver *signifiant*. Comme un signe a la fonction de signaler, la confusion terminologique s'explique facilement. Dans la critique littéraire le *signifiant-signe* jouera un rôle très important, mais certaines qualités du signifiant saussurien y ont disparu ou sont occultées. Il arrive aussi qu'un objet matériel est vu comme le *signifiant-signe* d'un signifié caché. C'est ainsi que le référent s'introduit subrepticement et qu'on s'éloigne de la sémantique saussurienne pour arriver à la sémiotique non-linguistique et à la psychanalyse.

3) Ce sont les rédacteurs qui ont ajouté le dessin de l'arbre, sans doute pour compenser le caractère très abstrait du signifié. Holdcroft signale le problème de l'équivalence de *signifié/signifiant* et *concept/image acoustique* dans le texte du *Cours*, tandis que les sources semblent indiquer que Saussure aurait remplacé la paire *concept/image acoustique* par *signifié/signifiant* pour éviter le risque de tomber dans le piège de la nominalisation.⁶ Or le dessin qui figure dans le texte imprimé seulement, et nulle part ailleurs, favorise précisément la nominalisation du signifié, nominalisation qui se limite aux substantifs concrets qu'on peut représenter par une image. Ni les verbes, ni les adjectifs, ni les adverbes, ni même les substantifs abstraits se prêtent à être exprimés par un dessin. Par son caractère concret le petit arbre contribue à gommer la différence entre ce qui est une abstraction généralisante, même dans le cas d'une notion concrète, et l'occurrence isolée, et favorise le référent au dépens du signifié. L'opposition entre l'unité au niveau de la langue et l'unité en tant qu'occurrence dans la parole s'affaiblit et la ligne de démarcation qui sépare la langue de la parole s'estompe ou disparaît même entièrement.

Ainsi le signe linguistique tel qu'on le trouve dans le *Cours* contient dès le début des éléments peu clairs qui se cachent derrière la clarté et la netteté apparente de la formulation saussurienne. Ajoutons encore que la dichotomie langue/parole n'est pas la seule qui pose des problèmes pour l'interprétation du signe. Il faut également faire face à la dichotomie synchronie/diachronie pour résoudre la question du caractère théoriquement momentanée, c'est-à-dire sans durée, de la langue en tant que système synchronique. Or, la synchronie absolue qui est à la base de la notion de système, les unités se définissant les unes par rapport aux autres à un moment donné de l'évolution de la langue, est hors d'atteinte pour plusieurs raisons.

⁶ HOLDCROFT, *op. cit.* : 14, 50-51.

1) Si l'on prend l'inventaire des unités de la première articulation, c'est-à-dire les unités ayant un contenu sémantique, on a plusieurs possibilités : a) on prend le dictionnaire le plus complet possible; b) on prend un corpus étendu et varié, mais contemporain pour le dépouiller; c) on établit un corpus-inventaire par introspection. Aucune des options ne satisfait entièrement, car le dictionnaire présente des termes archaïques et rares que la plupart des locuteurs n'emploient jamais et ne reconnaissent même pas de façon passive; le corpus risque, en revanche, de ne pas inclure tous les termes courants, sans qu'il soit garanti que toutes les unités qui y figurent appartiennent à la langue contemporaine courante; pour ce qui est de l'inventaire de l'idiolecte personnel du chercheur, il est évident qu'il n'est pas complet.

2) Le dictionnaire indique parfois qu'il s'agit dans tel ou tel cas d'un archaïsme. Est-ce que cela veut dire qu'à l'heure de la publication personne n'employait plus le terme en question, ou y a-t-il des gens âgés pour qui l'emploi est tout à fait normal ? Cela pose le problème des différentes générations qui ensemble forment la communauté linguistique d'un moment donné. La situation se complique encore par le fait que la communauté linguistique quelle qu'elle soit n'est jamais homogène. Il y a des différences régionales et sociales qui pourraient être écartées si l'on divisait la communauté en sous-communautés, mais alors on finirait par avoir des communautés d'un nombre de locuteurs très réduit, sinon d'une personne, et par étudier un nombre très élevé de systèmes individuels, c'est-à-dire d'idiolectes.

3) Bien que la distinction ne soit pas toujours très nette Saussure emploie deux termes *signification* et *valeur* dont la première sert à indiquer le contenu d'un terme en contexte, tandis que la seconde décrit le sémantisme d'une unité du système paradigmatique au niveau de la langue. Pour illustrer la différence entre les deux notions le *Cours* offre l'exemple de *mouton* en français, contre *mutton*, *sheep* en anglais. En contexte au niveau de la parole la signification de *mouton* peut coïncider avec celle de *sheep*, mais la valeur reste différente, puisque le domaine paradigmatique de *mouton* est plus large que celui de *sheep*⁷. Même si l'on fait abstraction du fait que les termes sont tantôt employés comme synonymes tantôt pour indiquer une opposition et que l'on s'en tienne aux cas où il s'agit d'un rôle distinctif, la séparation des deux niveaux fait problème. Premièrement il faut constater que Saussure a choisi un exemple très simple qui ne donne pas lieu à des débats sur l'usage qu'on fait des termes en question. Dès qu'on a affaire à des unités moins courantes la valeur varie d'un locuteur à l'autre. En second lieu la question se pose de savoir si la valeur n'a aucune influence sur la signification. On pourrait facilement s'imaginer un contexte

⁷ *Cours* : 160

où les éléments non réalisés de la valeur auraient un rôle connotatif. Cette situation se présenterait notamment dans des textes poétiques.

Quelle a été la réaction de l'école de Prague en face des difficultés que posent les dichotomies très nettes du *Cours* ? Les thèses présentées au Premier Congrès des philologues slaves et publiées dans le premier volume des *Travaux du Cercle Linguistique de Prague* (TCLP, I p. 5-29, 1929),⁸ fournissent déjà une réponse partielle à cette question. Pour commencer, les Pragoïis n'acceptent pas intégralement tout ce qui se trouve chez Saussure au sujet de l'opposition *synchronie/diachronie*, tout en donnant comme lui la priorité à la synchronie et en concevant la langue comme un système fonctionnel. On lit dans la première thèse :

La meilleure façon de connaître l'essence et le caractère d'une langue, c'est l'analyse synchronique des faits actuels, qui offrent seuls des matériaux complets et dont on peut avoir le sentiment direct.

Au sujet de la diachronie la thèse prend pourtant une position moins catégorique que celle du *Cours* :

La conception de la langue comme système fonctionnel est à envisager également dans l'étude des états de langue passés, qu'il s'agisse de les reconstruire ou d'en constater l'évolution. On ne saurait poser de barrières infranchissables entre les méthodes synchronique et diachronique comme le fait l'École de Genève. Si l'on envisage en linguistique synchronique les éléments du système de la langue du point de vue de leurs fonctions, on ne saurait juger non plus les changements subis par la langue sans tenir compte du système qui se trouve affecté par les dits changements. Il ne serait pas logique de supposer que les changements linguistiques ne sont que des atteintes destructives s'opérant au hasard et hétérogènes du point de vue du système. Les changements linguistiques visent souvent le système, sa stabilisation, sa reconstruction, etc. Ainsi l'étude diachronique n'exclut pas les notions de système et de fonction, mais, tout au contraire, à ne pas tenir compte de ces notions, elle est incomplète.

Pour ce qui est de la pureté synchronique la thèse conclut :

D'un autre côté, la description synchronique ne peut pas non plus exclure absolument la notion d'évolution, car même dans un secteur envisagé synchroniquement existe la conscience du stade en voie de disparition, du stade présent et du stade en formation; les éléments stylistiques sentis comme archaïsmes, en second lieu la distinction de formes productives et non productives sont des faits de diachronie, que l'on ne saurait éliminer de la linguistique synchronique.⁹

⁸ Cité d'après VACHEK (1964).

⁹ VACHEK, *op. cit.* : 33-34.

C'est déjà en 1911 que Vilém Mathesius introduit dans une conférence faite à Prague la notion d'oscillation statique dans la parole d'un individu.¹⁰ Ainsi des variantes se produisent sans qu'on puisse les rattacher à l'évolution de la langue. On est loin du système monolithique de Saussure quand la variabilité et l'évolution s'incorporent au synchronisme. Pour apprécier la portée des observations faites dans la première thèse du Congrès des philologues slaves, il suffit de penser aux notions de *synchronie dynamique* et de *économie des changements*, qui occupent une place si importante dans les travaux d'André Martinet.

Une plus grande flexibilité et un sentiment de relativisme distinguent donc nettement les Pragoïses des théories du *Cours*. Cette différence s'explique en partie par le fait qu'on a d'une part la présentation d'une théorie élaborée — ou en train d'être élaborée — par une seule personne, d'autre part les vues multiples et variées d'un groupe de linguistes qui échangent leurs idées durant de longues années. Il faut aussi tenir compte des contacts intensifs qu'entretenait la linguistique pragoïse avec la littérature et les théoriciens de la littérature. Ce sont notamment les liens avec le Formalisme russe qui expliquent l'attention spéciale dont jouit la langue poétique chez les Pragoïses. Quand on pense aux Formalistes Jurij Tynjanov et Roman Jakobson, dont le premier était à la fois romancier et critique littéraire et le deuxième critique littéraire et linguiste et qui tous deux participaient dès les premières années aux réunions de Prague, la place importante de l'analyse de la langue poétique n'a rien pour nous étonner. Il faut mentionner encore à cet égard les travaux et les conférences qu'a données Jan Mukařovský au Cercle de Prague, car la langue poétique et la stylistique y forment le sujet unique.

Tandis que le contenu est au premier plan dans l'emploi communicatif du langage, l'usage poétique attache une importance spéciale à la forme qui devient l'élément central du message. De cette façon la validité de la séparation absolue de la forme et du contenu, ainsi que l'arbitraire de la relation entre signifiant et signifié sont mis en doute. L'arbitraire du signe et plus précisément l'arbitraire du signifiant par rapport au signifié a fait l'objet de nombreuses discussions où se rencontrent souvent les arguments que voici :

1) les onomatopées font exception à la règle de l'arbitraire a) puisque leur forme phonique est motivée par le caractère spécial du signifié, le signifiant imitant le bruit que le signifié indique : *craquer, siffler*, b) puisque le signifié est associé à un bruit, comme dans le cas de certains noms d'animaux : *tourterelle, coucou*;

2) les termes expressifs sont motivés dans la mesure où le phonétisme dur ou doux semble correspondre à des traits du signifié qu'ils représentent.

¹⁰ MATHESIUS (1911), in VACHEK (1964 : 2).

Pourtant les onomatopées sont arbitraires par le fait même que là où une langue utilise un signifiant onomatopéique, une autre a recours à un signifiant non motivé pour un signifié identique. (Je simplifie évidemment, car il ne peut s'agir que d'une similarité approximative quand on compare des signifiés qui appartiennent à des langues différentes). Il faut mentionner aussi le fait que les onomatopées respectent les limitations de l'inventaire phonématique et les règles phonotactiques de la langue naturelle dont elles font partie. On peut invoquer à peu près les mêmes arguments en faveur de l'arbitraire des mots expressifs.

Toutefois un nombre de linguistes, parmi lesquels je nomme Edward Sapir, Maurice Grammont, Uriel Weinreich et Istvan Fonagy,¹¹ ont attiré l'attention sur certaines tendances qui sans être absolues, rendent l'occurrence de tel type de phonie pour tel type de signifié plus probable qu'au cas où l'arbitraire régnerait en maître absolu.

Ce n'est pas seulement le caractère arbitraire de la relation signifiant-signifié qui est mis en question, on se demande aussi si le rapport des deux composants du signe est toujours biunivoque. La biunivocité implique une relation unique et indissociable entre le signifiant et le signifié et exclut les cas où un signifié est en relation avec deux ou plus de deux signifiants, ainsi que ceux où le signifiant se lie avec deux ou plus de deux signifiés. Or cette situation se présente pour les synonymes et les homonymes, tandis que la polysémie forme un cas spécial de biunivocité douteuse et fournit un argument convaincant contre l'équivalence des termes *signifié* et *concept*.

Pour ce qui est de la synonymie, la base saussurienne de la biunivocité qui est sapée se répare facilement par le refus d'accepter la synonymie absolue. Pour chaque paire ou groupe de synonymes, on peut indiquer des éléments différentiels : soit au niveau dénotatif (différence d'extension), soit au niveau connotatif (différence de valeur associative, ou de registre ou de style). Cette défense de la biunivocité n'est pourtant pas bon marché : l'analyse du signifié en éléments plus petits s'impose. Elle était déjà sous-entendue dans l'exemple bien connu du *Cours* où Saussure discute la série synonymique *redouter, craindre, avoir peur*, disant que si l'un des trois disparaissait les deux autres combleraient le vide qui se serait créé.¹² Or dans le cas de synonymie absolue il n'y aurait pas de vide, car tous les trois éléments couvriraient exactement le même terrain.

L'homonymie requiert en revanche qu'on accepte deux signifiants différents bien que leurs formes phoniques soient identiques. La différence se cache dans le fait qu'ils sont liés à deux signifiés distincts. Malgré une certaine circularité dans le raisonnement, on l'accepte en général sans trop de difficultés. Le vrai problème se manifeste quand on doit choisir entre homonymie et polysémie. Même si l'on a recours au critère de l'étymologie et à la parenté notionnelle des différentes acceptions du polysème, il est impossible d'exclure le jugement individuel : ce qui pour l'un est un cas de

¹¹ SAPIR (1929), GRAMMONT (1933), WEINREICH (1963), FONÁGY (1970-1971).

¹² *Cours* : 160.

polysémie est interprété par l'autre comme un exemple d'homonymie. Bien qu'il s'agisse d'un choix qui n'a aucune influence directe sur le fonctionnement de la langue, les implications pour le modèle saussurien ne sont pas sans importance : c'est l'homogénéité de la communauté linguistique qui se trouve, une fois de plus, mise en cause.

Récapitulons brièvement les problèmes soulevés jusqu'ici :

- 1) la terminologie risque de créer la confusion;
- 2) le modèle favorise les substantifs concrets;
- 3) la biunivocité est mise en question par la synonymie et l'homonymie;
- 4) la différence entre signifié et référent tend à être gommée;
- 5) la polysémie et la synonymie non absolue nécessitent l'analyse en éléments plus petits, appelés sèmes;
- 6) le caractère monolithique de la communauté linguistique idéale est une construction hypothétique et théorique qui ne correspond pas à la réalité;
- 7) la cloison entre synchronie et diachronie est loin d'être étanche.

Il est à noter que les Pragoïses, sans avoir été les seuls à mettre en question la validité du modèle saussurien, ont joué un rôle important dans les débats au sujet du signe linguistique et qu'ils ont ouvert la voie à des discussions sur les différentes fonctions de la langue. On continue à employer la terminologie saussurienne mais les modèles qu'on propose pour améliorer sinon remplacer le modèle du signe saussurien et les interprétations des modèles qu'on propose sont multiples et variées. Aussi est-il difficile de faire un tableau cohérent et complet de toutes les réactions provoquées par le schéma du *Cours* et vaut-il mieux essayer d'en esquisser les grandes lignes et d'examiner quelques ouvrages récents où le signe linguistique occupe une position centrale.

On aurait tort de croire que tous ceux qui ont proposé un modèle qui diffère de celui du *Cours* ont rejeté les idées de Saussure en cette matière. Souvent il ne s'agit que de retouches ou de précisions ou encore d'élaborations d'indications que l'on trouve dans le texte du *Cours* mais qui y sont restées sans suite. Le caractère lexical du signe linguistique l'isole par rapport aux autres signes sur le plan syntagmatique de la parole. Pourtant l'interprétation sémantique d'une occurrence d'un signe donné dépend très souvent, sinon toujours, du contexte linguistique. Aussi voit-on des tentatives pour inclure le contexte dans l'analyse sémantique, et certains linguistes sont amenés à remplacer le signe lexical par un signe qui représente un énoncé, ou un message complet. Comme le contexte ne suffit pas toujours à interpréter un signe lexical, et que parfois à son tour ce signe-message ne se désambiguïse que grâce à la situation extra-linguistique, la parole gagne du terrain sur la langue. La fonction communicative du message soulève elle aussi quelques questions: quelles sont les intentions du locuteur qui encode le message et comment réagit le récepteur; suffit-il de s'en tenir au

rôle dénotatif et référentiel du langage ? Sur le plan paradigmatique l'application du modèle saussurien de l'unité qui prend sa place dans le système par rapport à toutes les autres unités du même niveau d'analyse et grâce à elles pose deux problèmes majeurs :

1) Comme l'inventaire lexical d'une langue est illimité, comment peut-on définir une unité lexicale par rapport à toutes les autres unités du même niveau d'analyse ?

2) Même si l'on limite l'inventaire à des champs sémantiques ou à des groupes de quasi-synonymes, il reste la difficulté d'indiquer en quoi consiste l'identité de l'unité qu'on analyse. On est obligé de postuler des sous-unités de sens, pour rendre compte des différences, sous-unités qu'on appelle des sèmes.

Contrairement à ce qu'on pourrait penser le manque d'uniformité et de clarté favorise plutôt que d'empêcher l'essor du structuralisme et de la terminologie saussurienne dans les années soixante, essor qui s'annonce déjà vers la fin de la décennie précédente. Georges Mounin (1968)¹³ s'inquiète même du succès mondain de Saussure jeté dans le domaine public par les écrits de Roland Barthes et il craint que les valeurs intrinsèques de la théorie saussurienne ne soient perdues dans les applications peu précises ou même erronées qu'on en voit de plus en plus souvent.

Klaus Heger (1969)¹⁴ réagit contre la confusion croissante en proposant un modèle du signe qui, tout en gardant les principes de base de celui de Saussure, essaie d'incorporer la parole et l'occurrence du signe dans l'énoncé. Il part du type d'analyse en sèmes, proposée par Bernard Pottier,¹⁵ sans s'arrêter à la question de savoir de quelle façon une pareille analyse doit être faite. Il est vrai qu'il fait une distinction entre le *noème*, unité qui se présente de façon directe sans analyse préalable, et le *sème* qui se découvre comme élément de la structure immanente d'une langue donnée, mais après avoir mentionné les deux types d'unités, Heger déclare que pour l'analyse qu'il proposera, on n'a pas besoin de faire la distinction. Son modèle modifié du signe ne tient pas compte non plus de la division en *classèmes* (sèmes qui indiquent l'appartenance à une certaine catégorie), *sèmes ordinaires* et *virtuèmes* (sèmes qui ont un caractère facultatif et ne font pas partie des traits distinctifs du signifié) bien que Pottier ait introduit ces termes avant la rédaction de l'article de Heger.

Quoi qu'il en soit, l'idée centrale du modèle est d'incorporer l'opposition *langue/ parole* dans un schéma qui présente la parole comme une des virtualités de la langue. Le signifié aussi bien que le signifiant situés au niveau abstrait de la langue se réalisent de différentes façons dans les différents contextes (linguistiques et extra-linguistiques) de la parole. Pour le signifiant il faut tenir compte de phénomènes tels que l'assimilation et la

¹³ MOUNIN (1968 : 80-81).

¹⁴ HEGER (1969).

¹⁵ POTTIER (1963).

dissimilation phonétiques, et la distribution complémentaire qu'on trouve par exemple dans *oeil-yeux* ou dans le radical verbal d'*aller* : *all, aill, i(r), v* (a). Le système flexionnel pose un problème spécial car les différentes formes qui expriment la relation casuelle, disons du datif, tout en étant complémentaires ne constituent pas un ensemble dont les éléments sont étroitement liés dans l'esprit du locuteur. Saussure ne s'exprime pas sur cette question, ni sur celle de savoir s'il y a un signifié-concept *datif*, et Heger les laisse en suspens. Pourtant son modèle se révèle opératoire sans trop de controverse, à condition d'accepter le principe de complémentarité qui remplace l'unicité du signifiant.

Pour le signifié il se produit, quand on passe de la langue à la parole, une réduction qui rappelle celle qu'on trouve chez Jerrold Katz et Jerry Fodor.¹⁶ Pour Heger aussi, le contexte élimine certains sèmes et en favorise ou active d'autres. Il parle de *monosémisation*. Pour le signifié monosémisé de la parole Heger utilise le terme de Pottier *sémème*. Les implications et les conséquences de la monosémisation du signifié sont les suivantes :

1) le signifié non monosémisé, c'est-à-dire se trouvant sur le plan de la langue, contient des sèmes qui sont parfois mutuellement exclusifs. Il n'est pas égal à un concept, et devient insaisissable. Bien que d'une façon assez maladroite Michel Bréal (1897)¹⁷ a déjà attiré l'attention sur ce problème quand il déclarait :

on ne peut dire du soleil qu'il brille quand il est couché, ou du cheval qu'il court quand il est au repos ou quand il est blessé ou mort¹⁸

2) comme le *sémème* requiert de la part du décodeur une sélection de sèmes activés, la réception et l'interprétation des occurrences individuelles de la parole gagnent en importance;

3) puisque l'attention se déplace du général et de l'abstrait vers le spécifique de l'occurrence monosémisée, il se crée une confusion entre le général et le spécifique et par là entre signifié et référent.

Avant d'examiner les conséquences de ce gommage de l'opposition langue/ parole, il faut mentionner une autre tentative de modifier le signe linguistique saussurien, à savoir celle de Luis Prieto (1964).¹⁹ A deux points de vue, il s'éloigne du texte imprimé du *Cours* : 1) il part explicitement du signifié, car avant qu'on ne choisisse les formes du signifiant, il faut qu'on ait un message à communiquer, le contenu passant ainsi avant la forme; 2) pour remédier à la difficulté d'intégrer le signe lexical isolé à un ensemble plus large, Prieto choisit le message complet comme unité de base. Ce signe, élargi par rapport à celui de Saussure, correspond *grosso*

¹⁶ KATZ et FODOR (1963).

¹⁷ BREAL (1897, 1921).

¹⁸ BREAL, *op. cit.* : 177.

¹⁹ PRIETO (1964).

modo à l'énoncé. Or l'énoncé en tant qu'unité abstraite de la langue offre la possibilité de plusieurs interprétations qui dépendent du contexte et de la situation extra-linguistique lors de l'énonciation. Pour que l'acte de communication soit réussi (ou heureux), le récepteur doit choisir l'interprétation que l'encodeur avait en vue. Les exemples que Prieto fournit de crayons et de cahiers rouges et noirs sont à la fois très clairs et très simples. Il suffit de penser aux travaux d'Oswald Ducrot et de Jean-Claude Anscombe, ainsi qu'à ceux de Herbert Paul Grice²⁰ dans le domaine de la pragmatique et de l'argumentation pour conclure que l'introduction de notions comme *pré-supposé*, *sous-entendu* et *implication* rend l'analyse sémantique plus fine, mais en même temps plus subjective et aléatoire.

C'est cette subjectivité qu'on retrouve sous une autre forme dans des ouvrages comme *De la grammatologie* de Jacques Derrida (1967)²¹ et *Le degré zéro de l'écriture suivi de Nouveaux essais critiques* de Roland Barthes (1972),²² où l'on trouve un mélange de considérations philosophiques, littéraires et linguistiques. Derrida utilise la terminologie structuraliste, mais là où Saussure s'intéresse au fonctionnement synchronique de la langue au niveau dénotatif, Derrida s'occupe de la genèse du langage humain, du conflit du naturel non-articulé avec la langue codifiée qui a recours à des unités discrètes, et de l'opposition langue écrite/ langue parlée. L'alphabétisation représente le triomphe de l'arbitraire dans le domaine de la graphie tandis que les pictogrammes appartiennent à une étape non-arbitraire de l'évolution de la graphie. Cette préoccupation avec les systèmes graphiques montre clairement la distance qui sépare Derrida de Saussure pour qui l'arbitraire du signe se fonde sur le caractère conventionnel du lien entre signifiant et signifié, sans que la graphie entre en ligne de compte. Ajoutons encore que les qualités esthétiques positives ou négatives des langues naturelles, le subconscient et le refoulement sexuel jouent un rôle dans les raisonnements derridiens, ce qui les éloigne encore plus de l'approche du *Cours* qui se limite au sens dénotatif des signes et aux associations qui ont une base formelle ou ressortissent à la synonymie.²³

A première vue Roland Barthes semble être resté plus proche du structuralisme traditionnel, mais quand on y regarde de plus près, on découvre des différences fondamentales. Premièrement Barthes incorpore les noms propres, noms de personnes aussi bien que noms géographiques, dans la langue, les appelant même des signes linguistiques par excellence, tandis que Saussure les exclut catégoriquement, puisque ce sont des étiquettes sans contenu abstrait et généralisé ou généralisable, à moins que le nom propre ne devienne un nom commun. Deuxièmement Barthes étend la notion de signifiant, car pour lui le signe complet composé d'un signifiant et d'un signifié peut assumer le rôle de signifiant par rapport à un nouveau signifié. Ainsi un certain vêtement qui figure dans la description d'une personne

²⁰ DUCROT (1969) et (1972), ANSCOMBRE (1976). GRICE (1975).

²¹ DERRIDA Jacques (1967).

²² BARTHES (1953, 1972).

²³ Voir le schéma d'*enseignement* (*Cours* : 175) et SCHOGT (1968).

devient le signifiant de ses goûts, qu'elle soit mesquine et de la petite bourgeoisie, ou de la noblesse élégante et d'un caractère généreux, peu importe. La prolifération de signifiants et de signifiés secondaires ou même tertiaires combinée avec l'absence de toute condition que le signe appartienne à l'inventaire codifié de la langue fait que Barthes a une liberté quasi complète de fournir ses interprétations personnelles et subjectives qui se débent à toute vérification dans des termes qui suggèrent l'objectivité scientifique. Tout élément que ce soit au niveau dénotatif, connotatif ou associatif est présenté comme un sème. Il introduit dans son essai sur Proust et les noms²⁴ la notion d'hypersémantisme et il mentionne Uriel Weinreich à qui il l'a empruntée. Weinreich²⁵ distingue en effet trois niveaux de sémantisme : réduite (on pense à la variante phatique de Jakobson)²⁶, normale (c'est la dénotation pure) et surchargée (sémantisme qu'on constate dans le langage poétique), mais il souligne l'importance d'étudier tout d'abord le code conventionnel dénotatif avant d'essayer de résoudre les problèmes que posent des textes hypersémantisés (en anglais *to crack the code*). Dans les analyses littéraires de Barthes qui ne passe pas par le niveau non marqué avant d'aborder le langage poétique, les sèmes connotatifs abondent et il n'est pas inattendu de les trouver dans les noms propres aussi, bien que ces noms n'aient pas de contenu sémantique dans le sens saussurien. Barthes a considérablement étendu le terrain que Saussure avait destinée au signe linguistique mais le qualificatif *linguistique* s'est perdu dans le processus pour faire place à *sémiotique*.

La réaction des linguistes aux idées de Barthes et de Derrida a été bien moins enthousiaste que celle des littéraires, et Mounin avait raison de sonner l'alarme au moment où Barthes a modifié les principes de Saussure aussi radicalement et avec tant de succès mondain. Cela ne veut pas dire, pourtant, que les linguistes les acceptent encore intégralement. On a déjà signalé la synchronie dynamique qui remplace la synchronie pure pour les fonctionnalistes-structuralistes aussi bien que pour les Pragoïstes. André Martinet reste dans les commentaires et clarifications qu'il propose fidèle aux principes de base du *Cours*. Il crée pour l'étude des significations la même division que celle qui existe pour la phonétique et la phonologie. Tandis qu'en phonétique on décrit les sons objectivement de la façon la plus précise possible, les phonologues s'intéressent aux unités distinctives, les phonèmes, à l'intérieur d'une langue donnée. Martinet propose les mêmes procédés pour arriver aux inventaires axiologiques des différentes langues. Par le choix du terme *axiologie*²⁷ du grec αξια (*valeur*) Martinet indique qu'il cherche à établir la position relative des unités qui se définissent les unes par rapport aux autres, chaque unité étant ce que les autres ne sont pas. Contrairement à l'axiologie, la sémantique viserait à décrire la signification objective, sans tenir compte des relations spécifiques qui caractérisent

²⁴ BARTHES, *op. cit.* : 121-134.

²⁵ WEINREICH, *op. cit.* : 147-148.

²⁶ Voir JAKOBSON (1960, 1968, 1^{re} éd. 1960).

²⁷ Pour l'histoire de l'axiologie voir SCHOGT (1989).

chaque langue séparément. Martinet commence à lancer ces idées au début des années soixante-dix. La *Grammaire fonctionnelle du français* (1979)²⁸ sert de preuve que la méthode axiologique peut arriver à d'excellents résultats. Malheureusement le succès dans le domaine de la grammaire ne garantit pas des résultats également satisfaisants ailleurs, où il faut faire face à deux problèmes de taille.

1) Il est quasi impossible, sinon impossible d'établir la valeur relative des unités qui font partie d'un ensemble ouvert et infini; c'est la même difficulté à laquelle Katz et Fodor se sont heurtés quand ils voulaient faire la liste des marqueurs et des différenciateurs.²⁹ Pour que l'axiologie puisse fonctionner, il faut en appliquer les procédés à des inventaires fermés et limités tels qu'on en trouve en grammaire. Les champs sémantiques ne résolvent que partiellement ce problème. Quand Henriette Walter (1985)³⁰ fait le champ axiologique des chaussures, elle rencontre les mêmes obstacles que Georges Mounin vingt ans plus tôt (1965)³¹ en étudiant la dénomination des animaux domestiques: comment délimiter le champ et puis comment savoir combien d'unités du champ général, établi à l'aide de dictionnaires fonctionnent dans les champs individuels des locuteurs.

2) Le deuxième problème concerne la sémantique comme description de la signification en dehors de tout système linguistique particulier. (Se trouverait-on en sémantique sur le plan des noèmes?) On n'a pas besoin de souscrire à tout ce que dit Benjamin Lee Whorf³² pour douter de la possibilité d'éviter toute influence de la langue maternelle dans l'établissement de l'inventaire de la sémantique et dans le choix des termes pour en décrire les unités.

Dans un numéro de *La linguistique* (1989),³³ consacré à la question « Sens et signification », Martinet n'insiste plus sur la division en sémantique et axiologie, sans pourtant l'abandonner explicitement. Pour inventorier et décrire les unités de sens qui appartiennent à des ensembles — *systèmes* n'est pas applicable dans ce cas-ci — ouverts et illimités, Martinet pense que c'est peut-être la lexicographie qui offre les meilleures perspectives.³⁴

A ce propos il faut mentionner les travaux d'Igor Mel'čuk qui dans son *Dictionnaire explicatif et combinatoire*³⁵ groupe les vocables dans des

²⁸ MARTINET (1979).

²⁹ Voir KATZ et FODOR, *op. cit.*

³⁰ WALTER (1985).

³¹ MOUNIN (1965).

³² Pour une discussion de l'hypothèse de Sapir et Whorf voir SCHOGT (1988 : 39-40).

³³ (1989) *La Linguistique* 25, 1 « Sens et signification »; numéro spécial en forme d'une table ronde imaginaire. Participants: Frédéric FRANÇOIS, Mortéza MAHMOUDIAN, André MARTINET et Henry SCHOGT, avec une contribution supplémentaire de Blanche-Noëlle GRÜNDIG.

³⁴ MARTINET André (1989).

³⁵ MEL'ČUK Igor (1984, 1988, 1992).

domaines homogènes. Pour chaque entrée toutes les constructions et toutes les collocations typiques sont indiquées. Ce travail, une entreprise de longue haleine, s'inscrit dans le cadre de la théorie *sensxtexte*. Les recherches de Mortéza Mahmoudian et du groupe de Lausanne méritent également notre attention. Le sous-titre du livre récent de Mahmoudian *Modern Theories of Language* (1993)³⁶ est révélateur : *The Empirical Challenge* indique que Mahmoudian ne se contente pas de théories fondées uniquement sur l'introspection ou l'observation personnelle, mais veut se baser sur les résultats d'enquêtes qu'il mène avec grand soin. Il note le non parallélisme du signifiant et du signifié³⁷ et il se pose la question de savoir s'il faut établir une hiérarchie dans les sèmes d'un signifié. Dans son travail il fait le pont entre la linguistique théorique et la linguistique descriptive et propose des solutions nouvelles pour des problèmes qui sont au centre des préoccupations des sémanticiens.

A la fin de cette discussion des aspects controversés et critiqués du signe linguistique de Saussure, on se demande ce qui en est resté intact. Les Pragoï ont déjà mis en question la synchronie absolue et attiré l'attention sur la position spéciale du langage poétique. La biunivocité a disparu, le parallélisme du signifiant et du signifié n'est plus généralement accepté, tandis que la théorie de la réception souligne le fait que les inventaires des membres individuels d'une communauté linguistique ne sont pas identiques. Le contenu du signifié composé de sèmes, défie toute tentative d'une analyse exhaustive.

Devant cette incertitude et cette fragmentation, on se demande comment les gens arrivent à communiquer tant bien que mal. Serait-il possible que la communication réussie dépende malgré tout du fonctionnement du signe linguistique saussurien et que tout échec de communiquer et toutes les querelles au sujet de l'interprétation d'un texte en montrent les limitations ?

© Henry Schogt

³⁶ MAHMOUDIAN (1993). Voir aussi *Bulll*, 12 (1992).

³⁷ Le Pragoï Sergej KARCEVSKIJ est un des premiers à signaler le non-parallélisme du signifiant et du signifié. Cf. KARCEVSKIJ (1929 : 33-38). Le phénomène se manifeste sur le plan lexical aussi bien que syntaxique.

a) Sur le plan lexical les signifiants se distinguent nettement à l'aide d'unités de la deuxième articulation exception faite pour les homonymes, tandis que pour les signifiés il y a séparation nette *père ~ mère*, chevauchement *bois ~ forêt*, ou inclusion *écarlate ~ rouge*.

b) Sur le plan syntaxique la linéarité du signifiant cache des rapports de dépendance très complexes dans le domaine du signifié.

Pour une description exhaustive voir EBELING (1978).

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANSCOMBRE, J.-C. (1976). « Argumentation et pragmatique intégrée ». In *Recherches linguistiques*, 4, p. 1-12.
- BARTHES, R. (1953, 1972). *Le degré zéro de l'écriture, suivi de Nouveaux essais critiques*. Paris : Seuil, série : Points littératures.
- BREAL, M. (1897, 1921). *Essai de sémantique*. Paris : Hachette.
- DERRIDA, J. (1967). *De la grammatologie*. Paris : Minuit.
- DUCROT, O. (1969). « Présupposés et sous-entendus ». In *Langue française*, 4, p. 30-43.
- (1972). *Dire et ne pas dire*. Paris : Hermann.
- EBELING, C. (1978). *Syntax and Semantics*. Leiden : Brill.
- ENGLER, R. (1967-1974). *Cours de linguistique générale (de Ferdinand de Saussure)*. Wiesbaden : Harrassowitz, édition critique.
- FONÁGY, I. (1970, 1971). « Les bases pulsionnelles de la phonation ». In *Revue française de psychanalyse*, 34, p. 101-136; 35, p. 543-591.
- GODEL, F. (1957). *Les sources manuscrites du « Cours de linguistique générale de F. de Saussure*. Paris, Genève : Droz.
- GORDON, W. T., (1992). « Compte rendu de Holdcroft (1991) ». In *Historiographia Linguistica*, XIX, 2/3, p. 369-373.
- GRAMMONT, M. (1933). *Traité de phonétique*. Paris : Delagrave.
- GRICE, H. P. (1975). « Logic and conversation ». In *Syntax and Semantics : Speech Acts*. Cole et Morgan (réds.). New York, London : Academic Press, 3.
- HEGER, K. (1969). « L'analyse sémantique du signe linguistique ». In *Langue française*, 4, p. 44-66.
- HOLDCROFT, D. (1991). *Saussure, Signs, System and Arbitrariness*. Cambridge, New York, Port Chester, Melbourne, Sydney : Cambridge University Press, série : Modern European Philosophy.
- JAKOBSON, R. (1960, 1968). « Linguistics and poetics ». In *Style in Language*. Thomas Sebeok (réd.). Cambridge Mass. : M.I.T. Press, p. 350-377.
- KARCEVSKIJ, S. (1929). « Du dualisme asymétrique ». In *Travaux du Cercle Linguistique de Prague*, i, p. 33-38.
- KATZ, F., FODOR, J. (1963). « The structure of a semantic theory ». In *Language*, 39, p. 170-210.
- MAHMOUDIAN, M. (1993). *Modern Theories of Language*. Durham, London : Duke University Press.
- MARTINET, A. (1979). *Grammaire fonctionnelle du français*. Paris : Cédif, Didier.

- (1989). « Réflexions sur la signification ». In *La linguistique*, 25, 1, p. 43-51.
- MATHESIUS, V. (1911, 1964) « On the Potentiality of the Phenomena of Language (traduit par J. Vachek du tchèque : *O potencialnosti jevů jazykových*) », p. 1-32.
- MEL'ČUK, I. (1984, 1988, 1992) *Dictionnaire explicatif et combinatoire du français contemporain* I, II, III. Montréal : Presses de l'Université de Montréal.
- MOUNIN, G. (1965). « Un champ sémantique : la dénomination des animaux domestiques ». In *La linguistique* 1, 1, p. 31-54.
- (1968). *Saussure ou le structuraliste sans le savoir*. Paris : Seghers, série : Philosophes de tous les temps.
- POTTIER, B. (1963). *Recherches sur l'analyse sémantique en linguistique et en traduction mécanique*. Nancy : Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Nancy.
- PRIETO, L. (1964). *Principes de noologie*. La Haye : Mouton.
- SAPIR, E. (1929). « A study of phonetic symbolism ». In *Journal of Experimental Psychology*, 2, p. 225-239.
- SAUSSURE, F. de (1916, 1972). *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot, édition critique préparée par Tullio de Mauro.
- SCHOGT, H. (1968). « Quatre fois enseignement ». In *Word*, 24, p. 433-445.
- (1988). *Linguistics, Literary Analysis and Literary Translation*. Toronto, Buffalo, London : University of Toronto Press, p. 39-40.
- (1989). « La sémantique axiologique quinze ans après ses débuts ». In *ALFA*, 2, p. 51-60.
- VACHEK, J. (1964). *A Prague School Reader in Linguistics*. Bloomington : Indiana University Press.
- WALTER, H. (1985). « Sémantique et axiologie ». In *La linguistique*, 21 (numéro double), p. 275-295.
- WEINREICH, U. (1963). « On the Semantic Structure of Language ». In *Universals of language*. Joseph Greenberg (éd.). Cambridge Mass. : M.I.T. Press, p. 142-216.
- (1989) *La linguistique* 25, 1 « Sens et signification ».
- (1992) *Bulll (Bulletin de la section de Linguistique de l'Université de Lausanne)*, 12, « Variabilité, hiérarchie et approximation dans les mécanismes de la signification ».